Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1955)
Heft: 1-2

Artikel: Maurice Barraud
Autor: Bovy, Adrien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-623131

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rq 5275

SCHWEIZER KUNST
ART SUISSE
ARTE SVIZZERA

GESELLSCHAFT SCHWEIZERISCHER MALER, BILDHAUER UND ARCHITEKTEN
SOCIÉTÉ DES PEINTRES, SCULPTEURS ET ARCHITECTES SUISSES
SOCIETÀ PITTORI, SCULTORI E ARCHITETTI SVIZZERI

AZ RIEHEN

Januar/Februar 1955 | Bulletin No. 1/2 | Janvier/Février 1955

5721

Maurice Barraud

Maurice Barraud nous a causé bien des surprises. Il ne disait pas toujours ce qu'il allait faire: il le faisait. Et c'est ainsi qu'il est mort sans avertir, sans dire adieu, ayant simplement donné un tour de clé à sa porte et en laissant ses amis dans la stupéfaction.

Il était né à Genève le 20 février 1889. Après l'école primaire et les deux ans de l'Ecole professionelle, il était entré comme apprenti aux Ateliers d'arts graphiques Sadag. Des cours complémentaires étant obligatoires, c'est alors qu'il dessina, à l'Ecole des Beaux-Arts, dans la classe de Pignolat: enseignement très serré, dont il ne parlait qu'avec respect et reconnaissance. L'apprentissage terminé, il resta aux Ateliers Sadag et y fut ouvrier lithographe pendant deux ans; puis il s'établit à son compte comme dessinateur de publicité. Mais, dès l'âge de 19 ans, il avait commencé d'exposer et à partir de 1913, ayant obtenu une bourse de la Ville de Genève, il prit sa liberté. Dès lors, la liste serait longue de ses séjours et de ses voyages, mais chaque automne le ramenait à son atelier de la rue Ferdinand-Hodler.

Lithographe, il n'a pas cessé de l'être. Lui demandait-on une affiche? il ne la composait pas seulement, il l'exécutait. Objet de ses premiers soins, la pierre de l'Isar restait une amie, une confidente à laquelle il revenait toujours. On lui doit des séries de lithographies; des eaux-fortes aussi. De toute manière, le dessin tient une grande place dans son œuvre et s'il fallait énumérer tous les livres qu'il a illustrés, tant pour Paris que pour la Suisse, je craindrais d'en oublier. Il aimait le beau papier, les beaux caractères, en tout le beau métier. En tout, et donc en peinture; et dans ce domaine, il laisse une œuvre considérable.

Maurice Barraud: Femme au bord de l'eau

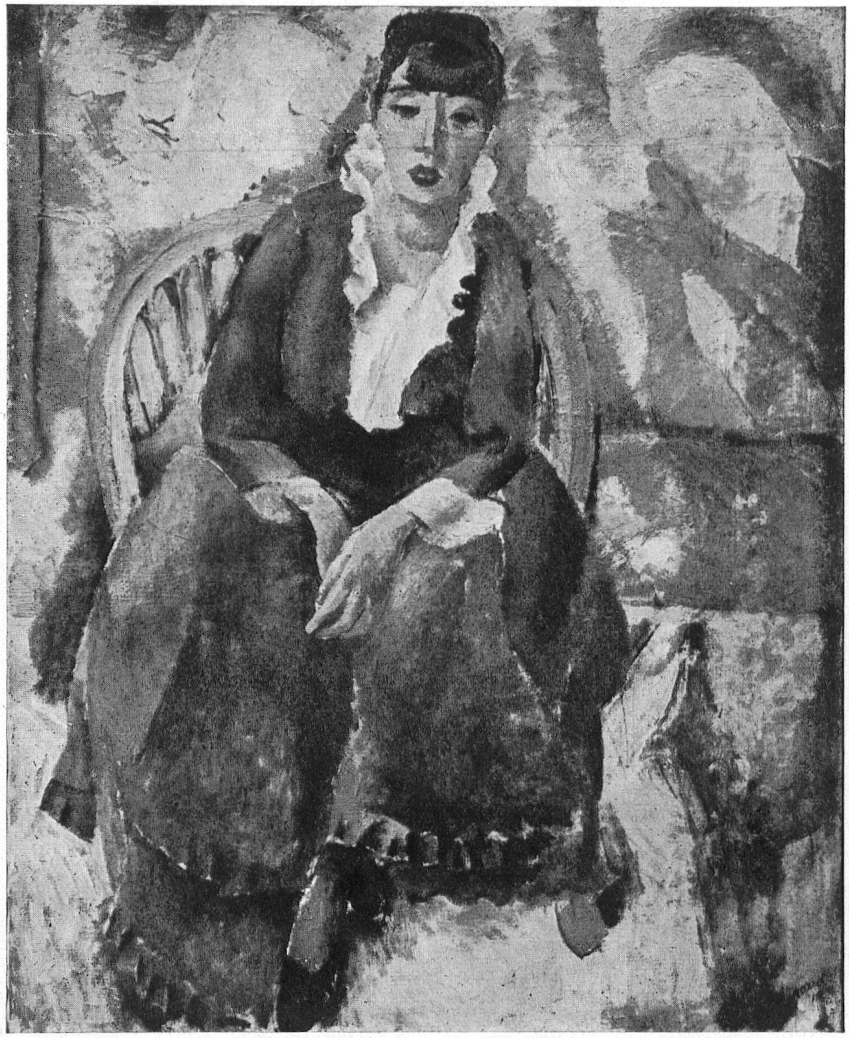
SCHWEIZERISCHE LANDESBIBLIOTHEK BERN

«La peinture, disait-il, est l'art de se taire.» J'ajouterais volontiers que lorsqu'on est saisi à la vue d'un tableau, le mieux que l'on puisse faire serait de se taire aussi. Faut-il parler? Les raisons que l'on donne, si bonnes qu'elles soient, sont comme des asymptotes; elles vont au but et ne l'atteignent jamais. Car le but, en l'espèce, est un mystère. On le subit; on effeuille tout ce qui est autour et plus on serre la question, plus elle se dérobe. Parlera-t-on de la couleur de Barraud, de ces couleurs qui ne sont qu' à lui? Il faut les voir. Parlera-t-on de sa façon de circonscrire une forme en sillonant l'espace de courbes inattendues, de sa façon de moduler le corps humain, de le dresser ou de l'infléchir, de le nouer, de le dénouer? Mais ces choses sont sur la toile ou, pour mieux dire, *dans* la toile, et il suffit de regarder.

Que faire? Je sais combien on paraît aujourd'hui «vieux jeu» quand on est attentif au sujet. Il ne fait pas la qualité de la peinture, c'est entendu. Encore est-il que l'artiste a eu des raisons de le traiter, et mieux que des raisons: un besoin. En présence des innombrables propositions que fait le monde visible, pourquoi choisit-il celles-ci plutôt que celles-là? Et pourquoi demande-t-il au monde visible de se soumettre à des propositions qui émanent de son propre esprit et de son imagination? A prendre la question sous cette forme, on pourrait faire l'histoire de l'œuvre de Barraud. Il n'a pas cessé d'être en quête de paradis terrestres. Et ne suffit-il pas d'avoir en soi le sens du mystère de la vie pour les trouver partout où le vulgaire ne sait pas les voir?

Où voulez-vous qu'un jeune homme, complètement isolé, errant à l'aventure, trouve quelque chose qui ressemble à une fête? Ajoutez qu'aucun mystère ne semble à ce jeune homme plus troublant, plus attirant que celui de la femme. Il s'assied sur une banquette de velours et regarde tourbillonner, sous des lumières artificielles, de petits anges déchus. Seulement, ce n'est pas avec les yeux d'un Guys ou d'un Lautrec qu'il les considère. Il laisse à celui-ci la Goulue et il ne peint pas le cancan. La petite créature qu'il distingue et qui viendra poser n'a-t-elle pas une petite part d'innocence voilée et comme mise en réserve? Peut-être est-elle comme une certaine demoiselle Bienfilâtre, dans un conte de Villiers de l'Ile-Adam, qui porte dans un médaillon une mèche de ses cheveux d'enfant «par esprit de fidélité». Ce fut l'époque du «Falot», un début, mais on sut bien vite à qui l'on avait affaire.

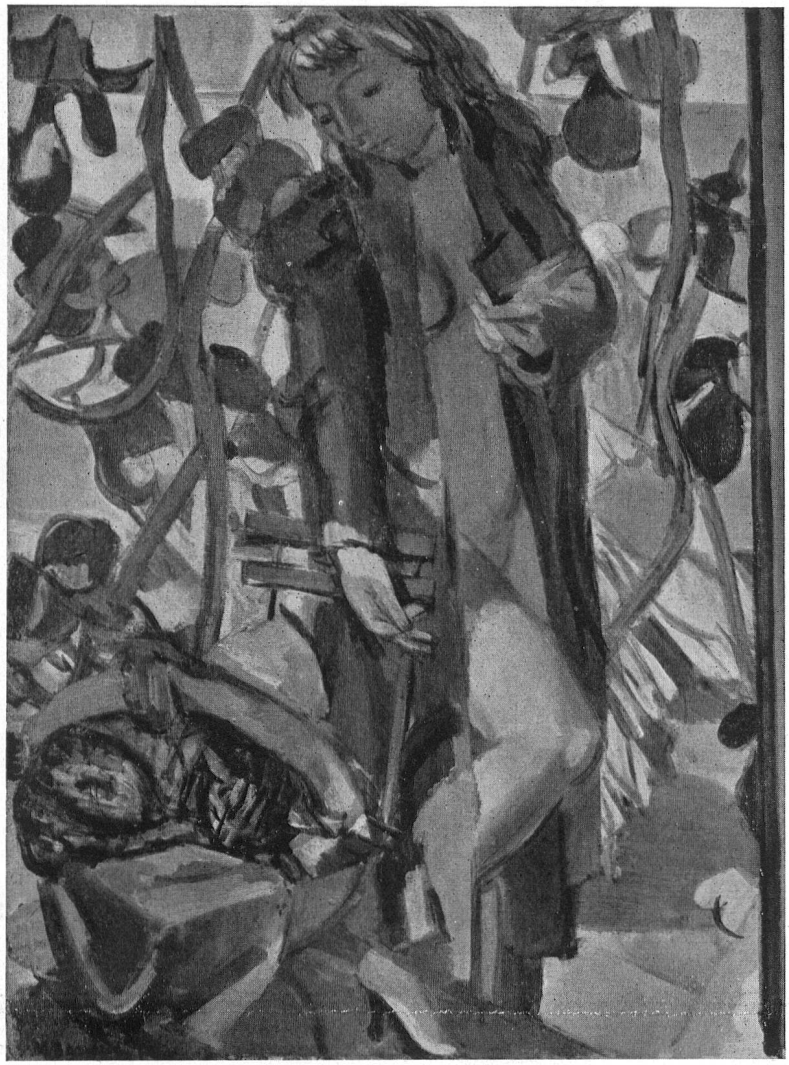
Puis ces parfums, quelque fois à bas prix, s'évaporèrent. Voici Barraud en pleine nature, d'abord au Tessin (1918), puis, pendant de nombreuses années (de 1922 à 1934) aux Grands-Bois et sur la grève de Buchillon. Ce n'est pas pour oublier la femme, mais quelle belle santé nous lui voyons maintenant! Elle se laisse vivre dans une douce apathie; elle mûrit au soleil comme



Maurice Barraud: La dame en bleu

55 G 1686

Maurice Barraud: Nanvouk, Oel



un fruit savoureux et les reflets venus de toute part, des arbres, du terrain, du lac, s'amusent à modifier les tons de sa chair éclatante.

Mais le moment ne tarde pas à venir où ces êtres inondés de lumière et qui semblent respirer le jour se muent en nymphes ou en déesses, où Barraud passe du morceau à la composition, du «phrasé», qu'il sait donner à une seule figure aux liaisons qu'exige un ensemble. *L'Enlèvement d'Europe* ne fut qu'une étape, Barraud s'achemine lentement, mais consciemment, vers la peinture murale.

Sans doute ne renonce-t-il pas pour cela aux tableaux, aux figures isolées qui nous offrent un si riche répertoire d'attitudes, aux natures mortes, dont beaucoup ont si grande allure, au portrait quelquefois, au paysage enfin. Faut-il rappeler que ce fut en voyage, privé de modèle et d'atelier, qu'il devint paysagiste, devant le port de Barcelone et les monuments de Rome, ceux qu'avait peint Corot et qu'il a si bien su se faire pardonner d'avoir «repeints».

Mais ce il faut remarquer surtout, et sans rien négliger de tout l'entre-deux, c'est la distance qui sépare les petits travaux du début, si délicieux soient-ils, et les grands ouvrages des dernières années. L'enrichissement est continu, et ce n'est pas seulement celui du peintre, si tant est qu'on puisse, chez aucun artiste, je ne dis pas distinguer, mais séparer le peintre de l'homme. Il y avait en Barraud un peintre qui n'a cessé de se développer, d'acquérir plus de maîtrise, mais qui s'est extériorisé dès le premier jour, parlant tout naturellement ce langage qui consiste à se taire; et il y avait un homme, qui a mûri plus lentement, qui a toujours eu de la peine à s'extérioriser, qui se livrait peu et que l'on pouvait croire revêtu d'une invisible armure. Il protégeait ce qu'on ne peut dire en se taisant; mais que se passait-il dans sa tête puissante? Quels remous nous a cachés son calme olympien? Je sais que son intelligence était grande, qu'il avait beaucoup plus de cœur qu'il n'en laissait voir, et je devine que cette fraîcheur qu'il cherchait au commencement où elle ne se trouve guère, s'est de plus en plus répandue sur lui. Son œuvre m'apparaît comme un vaste poème, d'une puissante sensualité, mais où, en définitive, cette sensualité s'est muée en une sorte de spiritualité.

«En peinture, a-t-il dit, il n'est de poésie qu'à condition de ne rien demander à la poésie.» C'est bien ainsi que je l'entends. Il ne lui a rien demandé, mais il a reçu; car, ajoute-t-il· «la poésie est pour la peinture ce que l'oiseau est pour la forêt: il chante en elle pour en accuser le silence». Cet oiseau ne lui a pas manqué.

Adrien Bovy